

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU



LIBRE

RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



15  
LA FÉDÉRATION  
O U  
OFFRANDE  
A LA LIBERTÉ FRANÇOISE ;

POÈME LYRIQUE EN UN ACTE.

DÉDIÉ A M. BAILLY,  
MAIRE DE LA VILLE DE PARIS,  
*Et aux soixante Districts.*

PAR CLAUDE-FRANÇOIS XAVIER MERCIER  
de Compiègne.

---

Dove è amore, quivi è fede.

---

BIBLIOTHÈQUE  
DE  
SÉNAT.

A PARIS.  
AU MOIS D'AOUT, 1790.





---

A V I S.

CET ouvrage devoit paroître le 17 Juillet. Sa publication a été retardée par les démarches qu'il m'a fallu faire auprès de M. Bailly, pour lui en offrir la dédicace; auprès de messieurs du comité de l'opéra, pour qu'il fût représenté sur le théâtre de l'académie royale de musique, et enfin auprès de messieurs les représentans de la commune de Paris, pour qu'il fût imprimé à ses frais et vendu au bénéfice des pauvres, comme on le verra par la lettre et l'extrait du procès-verbal ci-joints.

J'ai profité de ce retard pour faire à mon poëme quelques changemens et augmentations, d'après les avis qu'ont bien voulu me donner quelques personnes éclairées, parmi lesquelles il me suffira de nommer M. Bailly lui-même et M. d'Arnaud; de sorte que je l'offre au public avec plus de confiance et avec un titre de plus à son indulgence, en faveur des peines que je me suis données, pour lui offrir un ouvrage digne de son attention.

J'ose dire que je suis sûr de plaire à tous les lecteurs vraiment patriotes, en leur offrant

un ouvrage dans lequel chacun d'eux séparément, trouvera ses travaux, sa gloire, et les mouvemens de son cœur retracés à chaque ligne, avec tout le feu et le charme qui sont du ressort de la poésie.

*Il se vend au Palais-Royal, chez FAVRE, marchand Libraire, n°. 259, galerie de bois, côté du jardin, et chez tous les marchands de nouveautés.*

---



---

## EPITRE DEDICATOIRE

A M. B A I L L Y,

MAIRE DE LA VILLE DE PARIS.

---

Monsieur,

PERMETTEZ à un citoyen , vivement ému par la touchante cérémonie de la confédération , de vous dédier cette faible copie du tableau le plus sublime. En chantant le patriotisme , je ne puis le dédier qu'à celui qui fut un des premiers architectes du temple de la liberté , qu'à celui qui , à l'instant où l'assemblée nationale penchoit vers sa dissolution , a su rallier ses collègues , ranimer leur courage , leur trouver un asyle et ne pas désespérer du salut de la nation. Mon ouvrage est faible sans doute , mais vous pardonnerez ses défauts en faveur du sujet , et je réclame votre indulgence , en disant que 24 heures m'ont suffi pour concevoir l'idée et le plan , et les mettre à entière exécution. Le feu de l'imagination et du patriotisme ne m'a pas permis de consulter mes forces , mais quel que soit le sort de ma production , j'aurai porté ma petite offrande à l'autel de la patrie , et je serai acquitté envers mon cœur. Heureux si mon poëme , accueilli avec bonté sous ce point de vue , peut désarmer la critique , être accueilli de tous mes frères ,

vj

les intéresser et entretenir cette énergie qui à chaque instant enfante des prodiges , et nous donne à chaque pas des motifs d'attendrissement et d'admiration. Mais plus heureux encore si je puis vous persuader que je ne me suis livré à ce travail que pour trouver une occasion de rendre un hommage public au premier citoyen de la capitale, à celui qui a rendu le plus de services à ma patrie , comme littérateur , député , président et maire , et lui manifester la profonde considération et les sentimens respectueux avec lesquels je suis ;

M O N S I E U R ,

Votre très-humb  
Et très-obeissant serviteur  
C. M E R C I E R.

Le 15 juillet 1790.



---

A MESSIEURS  
LES REPRESENTANS  
DE LA COMMUNE DE PARIS,  
ASSEMBLÉS LE 25 JUILLET 1790.

---

M. LE PRÉSIDENT ET MESSIEURS,

DANS un moment où les artistes de tous les genres déploient à l'envi leurs talens pour consacrer la sublime et touchante cérémonie de la confédération, et multiplient sous mille aspects différens cette fête qu'on peut appeller celle de l'humanité, permettez à un jeune auteur profondément pénétré de voir la France entiere n'être plus qu'une seule famille d'hommes libres et de héros, tendant au même but avec le même esprit, le même courage et les mêmes succès, de vous dédier un ouvrage dans lequel il a essayé de fixer encore les yeux de tous ses freres sur le tableau de leur triomphe, lorsque le champ-de-Mars qui en fut le théâtre aura perdu son imposante décoration.

Je ne me flatte pas d'avoir réussi , mais je réclame votre indulgence et vous prie d'accepter mon poëme de la fédération , quoiqu'il n'offre qu'une faible esquisse du tableau de votre gloire , comme un hommage à la valeur de tous les citoyens soldats , à votre sagesse et à votre fermeté , messieurs , et comme le seul don patriotique que je puisse faire à l'autel de la liberté. Je ne desire d'autre prix de mon travail que sa publicité. Heureux si en excitant la curiosité et l'intérêt de tous ceux qui ont concouru au grand œuvre de notre régénération , son débit pouvoit tourner au profit de la classe la plus indigente de nos freres. J'aime la gloire , je suis François , mais comme tel , j'y renoncerois encore , si cette même gloire n'avoit pour motifs et pour résultats la félicité publique et le meilleur ordre de choses.

Tous mes vœux seront comblés , si en faveur de mon patriotisme , vous daignez encourager mon zele et de foibles talens que je consacre à la patrie.

Permettez , M. le président et messieurs , que le manuscrit soit remis à votre comité de rapport et examiné pour vous en être rendu compte , afin qu'imprimé aux frais de la commune et distribué dans toutes les provinces , il puisse être , étant public , la preuve de mon zele à remplir mes devoirs de citoyen , et vendu au profit des pauvres de chaque district , pour être celle de votre active bienfaisance.



---

C O P I E  
D E L A L E T T R E

*Adressée à l'auteur, par M. le secrétaire de la  
commune de Paris, le 28 juillet 1790.*

---

J E m'empresse, monsieur, de remplir l'ordre que l'assemblée des représentans de la commune m'a donné de vous écrire, et de vous envoyer l'extrait de son procès-verbal: ce sont des délassemens bien agréables pour le comité des rapports de l'assemblée, que d'avoir à lui rendre compte de compositions aussi ingénieuses que celle dont vous avez fait l'hommage à la commune de Paris. Nous avons tous regretté, monsieur, que les principes de l'assemblée ne nous aient pas permis de voter l'impression de votre ouvrage, comme vous le desirez.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé LETELLIER, secrétaire.*

Ci-joint l'extrait du procès-verbal dont l'assemblée m'a ordonné de vous donner une expédition.

B

---

ASSEMBLÉE  
DES REPRÉSENTANS  
DE LA COMMUNE DE PARIS.

*Copie de l'extrait du procès-verbal du mercredi 28 juillet 1790.*

---

LE comité des rapports a lu l'extrait du poëme lyrique *de la fédération*, dédié à M. Bailly, maire de la ville de Paris, et aux soixante districts, par M. Claude-François Xavier, Mercier de Compiègne.

Un ardent patriotisme, un noble enthousiasme de la liberté ont inspiré ce jeune poëte, a dit M. le rapporteur : il a fait ensuite une courte analyse de l'ouvrage dont il a cité des couplets très-heureux. Cette composition ingénieuse, a-t-il ajouté, mérite les plus grands éloges : l'auteur y peint avec énergie tous les sentimens dont nous sommes pénétrés, et en y traçant avec fidélité le tableau de la fête à jamais mémorable à laquelle nous avons eu le bonheur de participer, il transmet à nos neveux nos sentimens et leur prépare la jouissance des dé-



licieux mouvemens que nous avons éprouvés.

Cependant le comité des rapports a été d'avis que cet ouvrage n'ayant pas été ordonné par la commune, ni représenté dans une fête publique, il n'étoit pas possible que l'impression en fût faite à ses frais, suivant le vœu de l'auteur, malgré l'abandon que l'auteur faisoit du produit de la vente aux pauvres.

Il a été arrêté que l'assemblée acceptoit l'hommage que M. Mercier a fait de son ouvrage à la commune de Paris, qu'il seroit fait dans le procès-verbal de l'assemblée. mention de l'hommage de M. Mercier et de l'acceptation de la commune et qu'il seroit écrit par l'un des secrétaires, une lettre à laquelle seroit jointe expédition de la partie du procès-verbal qui le concerne.

Pour extrait conforme.

*Signé* LE TELLIER secrétaire

Le 28 Juillet 1790.





---

# LA FEDERATION

O U

## O F F R A N D E

### A LA LIBERTÉ FRANÇOISE.

---

#### SCENE PREMIERE.

---

Le théâtre représente le champ de Mars , tel qu'il étoit au 14 juillet 1790. Sur l'autel est la statue de la liberté couverte d'un voile, tenant d'une main sa lance et de l'autre une couronne de laurier.

Un hérault à la tête d'une troupe d'habitans des deux sexes et de tous les états qui forment une marche au bruit des instrumens.

Les musiciens jouent l'air : *pour un peuple aimable et sensible.*

---

#### LE H É R A U L T.

Loin d'ici , démons malfaisans ,  
Vils ministres du despotisme,  
Le peuple en proie aux plus nobles élans  
Va fêter le patriotisme.

Par votre aspect ne souillez pas ses jeux :  
 Et vous qu'un même esprit anime,  
 Jeunes guerriers, vétérans courageux,  
 Secondez mon transport sublime,  
 Offrez à l'éternel votre encens et vos vœux.

L E C H O E U R.

Secondons son transport sublime,  
 Offrons à l'éternel notre encens et nos vœux.

## S C E N E I I.

Un député à la tête d'une troupe de Gardes-  
 nationales des provinces.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

L E D É P U T É.

QUE vois-je, ô pompe attendrissante !  
 O spectacle auguste et touchant !  
 Quelle divinité puissante  
 A de l'orient au couchant  
 Rassemblé cette foule immense  
 De citoyens de tous les rangs ?  
 Est-ce la haine, la vengeance,  
 Et le supplice des tyrans ?...

Le hérault l'interrompant vivement et avec  
 fierté.

Nous ne connoissons plus la haine ;  
 L'amour seul exalte nos cœurs,



Un plus beau motif nous amène  
 Nous pardonnons à leurs fureurs,  
 Leur rage désormais est vaine,  
 Nous venons former une chaîne  
 Qui nous rendra toujours vainqueurs.

LES DEUX CHOEURS.

Oui, nous immolons toute haine,  
 Leur rage désormais est vaine,  
 Soyons tous freres, cette chaîne  
 Nous rend d'eux à jamais vainqueurs.

LE HÉRAULT

Le champ de Mars est celui de la gloire  
 Quand tout un peuple libre y vient jurer la paix ;  
 A la fraternité nous devons la victoire,  
 Et l'égalité seule ennoblit le François.  
 Voyez l'autel que la patrie  
 Recouvrant enfin sa fierté  
 Qu'un joug honteux avoit flétrie  
 Ici dresse à la liberté.  
 Pour immortaliser ce jour expiatoire,  
 Le François secouant ses fers,  
 Ici d'un pacte saint que citera l'histoire  
 Donne l'exemple à l'univers.

---

## S C E N E I I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Un prêtre, et un détachement de la garde nationale. Les vétérans à leur tête.

Marche guerrière.

C H Œ U R.

**T**RIOMPHE, victoire,

Amour, liberté,

Egalité, gloire

Honneur et fierté.

Le prêtre monte à l'autel et fait fumer l'encens.

Braves guerriers, dont le bras intrépide

A su déconcerter les [barbares desseins

D'une horde impure et cupide

Qui vous abreuvoit de venins ;

Chassez désormais vos allarmes,

Et pardonnez à vos bourreaux,

De la paix savourez les charmes ;

Soyons freres, soyons égaux.

En pétillant, le feu sacré s'allume,

Du Tout-Puissant désarmons le courroux,

La foudre gronde, l'encens fume,

On entend gronder le tonnerre, qui se mêle  
au bruit du canon.

Il applaudit ! . . . victoire ! . . . allons, embrassons-nous.



Tous les acteurs et les spectateurs se donnent  
le baiser de paix et de fraternité , au son de  
la musique guerrière.

Le prêtre levant les mains vers le ciel.

O toi ! de tout ce qui respire  
Le créateur , le pere et le soutien ,  
Daigne , grand Dieu ! veiller sur cet empire  
Dont le pouvoir n'émane que du tien.  
La fraternité nous inspire ,  
Benis cet auguste lien.

T O U S L E S C H Œ U R S .

Triomphe , victoire ,  
Amour , liberté ,  
Egalité , gloire .  
Honneur et fierté.

L E P R Ê T R E .

Assez long-temps les horreurs d'une guerre  
Que nous livroient des freres ennemis  
De notre sang ont abreuvé la terre ,  
Et de férocité saturé nos esprits.  
De ces catastrophes sanglantes ,  
Dieu puissant , détourne les yeux ;  
Tu vois nos cœurs brisés , tu vois nos mains tremblantes  
Qu'avec de longs soupirs nous levons vers les cieux ;  
Donne-nous le pardon et l'oubli généreux  
De ces scenes déshonorantes  
Dont le souvenir est affreux.

( *Le tonnerre gronde encore.* )

Le ciel à nos vœux est propice ,  
Vous venez d'entendre sa voix ;  
Courbons-nous sous le roi des rois ,  
Il reçoit notre sacrifice.  
Pardonnez à vos ennemis ;  
Assez forts pour ne les pas craindre ,

Soyez assez grands pour les plaindre,  
 Votre bonheur les a punis.

TOUS LES CHOEURS.

Grace, grace, à tous les proscrits,  
 Assez forts pour ne les pas craindre,  
 Soyons assez grands pour les plaindre,  
 Notre bonheur les a punis.

UN VÉTÉRAN.

Jeunes héros, la gloire et l'espérance  
 D'un peuple libre et fidèle à ses rois,  
 Vous dont le bras, le zèle et la vaillance,  
 Ont soutenu nos droits ;  
 Nous descendrons bientôt, mais sans alarmes,  
 Dans l'épaisse nuit des tombeaux ;  
 Nous vous laissons, nous laissons à vos armes  
 Le glorieux emploi de finir nos travaux.

UN SECOND VÉTÉRAN.

Bientôt la mort viendra sur notre tête,  
 Développer son voile et ses bras décharnés,  
 Mais en nous rappelant cette brillante fête,  
 Nous nous dirons : notre gloire est complète,  
 Nous laissons nos enfans libres et fortunés.  
 Mourons ; notre tâche est remplie,  
 La France a recouvré ses droits ;  
 Et nous la laissons ennoblie  
 Et par ses mœurs et par ses loix.

ENSEMBLE.

O vous, l'honneur de la patrie,  
 Enfans chéris, jeunes guerriers,  
 Recueillez notre ame attendrie :  
 Avec plaisir on perd la vie,  
 Quand on meurt couvert de lauriers.

TOUS LES CHOEURS répètent.

Avec plaisir, etc.



---

## S C E N E I V.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

UNE troupe de jeunes Françaises portant une guirlande de fleurs , avec une branche de laurier.

Deux d'entre elles portent en outre une couronne.

Elles forment plusieurs quadrilles , et une danse allégorique , analogue au travail des femmes au Champ-de-Mars.

Elles ont chacune une pelle et un hoyau et vont en dansant , donner un coup de pelle au bas des gradins de l'autel.

Les deux premières danseuses vont ensuite se ranger , chacune auprès des bustes de MM. Bailly et la Fayette , qui sont placés aux pieds de la statue de la Liberté.

L'orchestre joue l'ariette : *La beauté fait toujours voler à la victoire.*

LA PREMIERE DANSEUSE posant sa couronne sur la tête de M. Bailly.

ORNEMENT de l'aréopage  
Qui nous rend l'honneur et la paix ,  
Dont la prudence et le courage  
Seront toujours chers aux français ,  
Bailly , reçois le tendre hommage  
Qu'ici l'on offre à tes bienfaits ;

La France n'oubliera jamais  
Que sa splendeur est ton ouvrage.

LA SECONDE DANSEUSE couronnant M. de  
la Fayette.

Et toi , qu'aux plaines de Boston ,  
On a vu vaillant comme Alcide ,  
De nos guerriers chef intrépide ,  
Et l'émule de Wasington :  
La Fayette , cette couronne  
Est due à tes brillans travaux ,  
La nation qui te la donne  
T'égale à ses plus grands héros.

TOUS LES CHOEURS.

Recevez , Bailly , la Fayette ,  
Le digne prix de vos travaux :  
De Mars nous vous offrons l'aigrette ,  
Sous vous nous sommes tous héros.

S C E N E V.

MARCHE guerriere de la troupe des enfans qui  
arrivent sur la scene , tambour battant et le  
le drapeau déployé. --- La marche finie , les  
dames prennent chacune un enfant par la  
main , et vont , en dansant , le présenter à un  
garde national.

UNE JEUNE FILLE , présentant l'enfant au garde  
national.

DE cette liberté si chere  
Je vous offre un foible soutien ,



Mais en combattant près d'un pere ,  
Croyez qu'un enfant se bat bien.

## L' E N F A N T.

Oui : papa , je me sens armé pour ta défense ;  
Je saurai comme toi repousser le danger ,  
Et quand du despotisme il faudra se venger ,  
Apprends qu'un vrai François n'aura jamais d'enfance.

Chaque guerrier national embrasse un enfant ,  
et le présente à un vétéran.

UN VETERAN , prenant l'enfant dans ses  
bras et le couvrant de baisers.

( *Avec la plus vive émotion.* )

Viens dans mes bras , ô notre espoir ;  
Tu me fais oublier le poids de la vieillesse...  
Viens dans mon sein porter l'ivresse....  
De mon pays, ah ! voilà la richesse ,  
Remplace-moi, mon fils, combats, fais ton devoir.

## T O U S L E S C H O E U R S.

Triomphe, religion sainte ,  
Etre suprême, vois nos pleurs ;  
Nous sommes tous dans cette enceinte ,  
Freres, héros , peres , vainqueurs.  
Que de la Seine aux bords du Tage ,  
Que sur l'onde , que dans les airs ,  
Le cri de liberté résonne et se propage ;  
Nous célébrons sur ce rivage ,  
La fête de tout l'univers.

---

## S C E N E V I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Un Invalide, un vieux laboureur, et deux  
dames de la halle.

---

L' I N V A L I D E.

COURAGEUX défenseurs de nos droits les plus chers,  
Laissez-nous partager votre auguste victoire;  
J'ai combattu pour vous pendant soixante hivers,  
Mais ce n'est qu'aujourd'hui que je connois la gloire.

A des maîtres impérieux  
J'ai vendu mon sang et ma vie,  
Je servois de la tyrannie  
Les maneges ambitieux.  
Je rougis de cette infamie...  
O vous qui sauvez la patrie,  
Votre sort est digne d'envie,  
Plus que moi vous êtes heureux.

LE L A B O U R E U R.

Ils croyoient, sans que je les nomme,  
Qu'un paysan n'est pas un homme,  
Mais une bête de somme  
Qu'on peut crever sous le faix.

LA I R E. D A M E D E LA H A L L E.

Ces vilains aristocrates,  
Dans leurs ames scélérates,  
Nous croyoient des automates  
Qui pour leurs plaisirs sont faits.



## L'INVALIDE.

Le fer et les flammes  
Servoient leur courroux.

## LE LABOUREUR.

Ils enlevoient nos femmes...

## LA IRE. DAME DE LA HALLE.

Et faisoient tant par leurs trames  
Et leurs maneges infâmes,  
Qu'ils mûroient les époux.

## LE LABOUREUR.

Leur gibier ravageoit nos plaines,  
Et par des tailles inhumaines  
Ils agravoient encor nos peines...

## LA IIME. DAME DE LA HALLE.

N'm'en parlez pas, c'étoient des loups.

## ENSEMBLE.

Il étoit de la justice  
D'un Dieu toujours propice  
Que par leur supplice  
Il nous sauvât tous.

## CHOEUR GÉNÉRAL.

Gloire au sénat à qui la France entiere  
Doit le retour de sa splendeur premiere,  
Le bonheur et l'égalité.  
Il nous a frayé le passage  
Du plus révoltant esclavage  
A la plus noble liberté.

Nos vœux sont exaucés,  
 Nos vœux couronnés,  
 Nous sommes tous frères;  
 Soyons tous unis,  
 Soyons tous amis,  
 Et nos jours prospères  
 Ne seront ourdis  
 Au sein de la joie  
 Que d'or et de soie,  
 Victoire! nos maux sont finis.

L'INVALIDE ET LE LABOUREUR.

O mort, ton dernier coup n'a rien qui m'épouvante,  
 Frappe, puisque la France est libre et triomphante.

Les gardes nationaux, les jeunes Françaises,  
 les enfans, le laboureur, les dames de la  
 halle, et tous les citoyens pêle-mêle forment  
 divers quadrilles. La danse cesse. La statue  
 de la Liberté s'anime par degrés. Le prêtre  
 monte à l'autel pour fixer l'attention, et fait  
 fumer l'encens.

LE PRÊTRE.

Peuple qu'un même objet, un même esprit rassemble,  
 Un prodige nouveau va s'offrir à vos yeux;  
 Prosternez-vous, adorez, l'autel tremble....  
 La liberté va couronner vos vœux.

SCENE



## S C E N E V I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA LIBERTÉ, ôtant son voile.

Héros armés pour repousser l'injure,  
 Si vous voulez me fixer parmi vous,  
 Un monstre affreux dont frémit la nature  
 Doit ici tomber sous vos coups.

TOUS LES CHOEURS.

Qu'il paroisse ; à notre courage  
 Rien n'est impossible en ce jour ;  
 Quel qu'il soit, nous bravons sa rage,  
 Nous en purgerons ce séjour.

LA LIBERTÉ. Achevez votre ouvrage.

LE CHOEUR. Achevons notre ouvrage.

LA LIBERTÉ. Terrassez ce monstre odieux.

LE CHOEUR. Terrassons

LA LIBERTÉ. Vengez la terre et les cieux.

LE CHOEUR. Vengeons

LA LIBERTÉ. sortez de ce vil esclavage.

LE COEUR. sortons

LA LIBERTÉ. méritez d'être heureux.

LE CHOEUR. méritons

D

---

## S C E N E V I I I.

UN abîme s'ouvre au pied de l'autel avec un fracas horrible et le démon du despotisme en sort armé d'un poignard et d'un sceptre entrelacé de couleuvres ; il est accompagné du fanatisme et de la discorde armés d'un poignard et d'un flambeau.

A la vue des trois monstres , les gardes nationales se rangent devant les jeunes filles et les citoyens pour les protéger. Les enfans guerriers sont aux pieds de leurs peres. Ils forment avec les vétérans une triple haie en fer à cheval hérissée d'épées nues , dirigées contre les monstres.

Les trois démons parcourent , en dansant , le demi-cercle et cherchent à se faire jour , en agitant leurs flambeaux.

---

## LA LIBERTÉ.

LE désespoir va hâter leur trépas  
Nés pour former dans l'horreur des ténèbres,  
De vols et d'assassins mille complots funebres  
La lumière les tue : ah ! ne les frappez pas...  
Vos mains par leur vil sang seroient déshonorées  
Le despotisme ici fait son dernier effort  
Il suit, sans le savoir, l'impulsion du sort ;



Et bientôt à vos yeux ses mains désespérées

Dans son sein vont plonger la mort.

L'aspect de cette auguste fête

Contre vous l'a déchainé

Mais le ciel protège ma tête

Le monstre en est abandonné ;

Notre victoire est complète.

Le despotisme après plusieurs efforts inutiles  
pour percer la haye , monte vers l'autel pour  
y frapper la liberté elle-même.

TOUS LES CHOEURS.

Les yeux et les mains vers le ciel.

Dieu puissant défends ton autel ,

Et la liberté qu'on outrage ,

Vois ce monstre ; vois sa rage ,

Tonne sur lui , lance les feux du ciel ,

Et finis notre ouvrage.

A l'instant où le despotisme est sur le der-  
nier degré, la liberté lui appuye sa lance  
sur la poitrine, et le monstre roule jusqu'au  
bas de l'autel.

Le despotisme recueillant un reste de force  
et se relevant.

Vous que j'admire et que je hais ,

Votre valeur me replonge au Ténare ,

Vous triomphez , braves François ,

Mais vous n'aurez la paix

Et le bonheur que le ciel vous prépare

Qu'en conservant cette union si rare

D'où dépendent tous vos succès.  
De l'abîme où je vais descendre  
Je sortirai, renaissant de cendre,  
Si vous vous divisez jamais.

Les monstres s'entretuent et se replongent  
dans l'abîme.

# S C E N E IX.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

TOUS LES CHOEURS.

**T**RIOMPHE, victoire,  
Amour, liberté;  
Egalité, gloire,  
Honneur et fierté.

LA LIBERTÉ.

O vous que j'aime et qui m'avez conquise !  
De vos exploits vous qui rendez jaloux  
Les habitants des bords de la Tamise,

A mes transports unissez vous :  
Si la liberté vous est chère  
Permettez que ma main couronne ici son pere.

Elle couronne le buste de Louis XVI placé  
entre ceux de MM. Bailly et la Fayette.

TOUS LES CHOEURS.

De cette liberté si chère  
Notre monarque est le pere



Nous devons à ses soins  
 Un avenir prospère ;  
 Il a gémi de nos besoins.  
 Jadis aux bords du Tibre  
 On en eut fait un dieu  
 Mais Louis roi d'un peuple libre  
 Est plus grand en ce lieu.

LE PRÊTRE.

O toi , dont la chaleur féconde  
 Est l'ame du vaste univers  
 Soleil , en éclairant le monde ,  
 Regarde-nous du haut des airs.  
 Puisses-tu , dieu de la lumière  
 Sur le globe ne voir jamais  
 En courant ta longue carrière,  
 Rien de plus grand que les François.

LES CHOEURS.

Puisses-tu , etc.

Les jeunes filles forment un ballet dans lequel  
 à certaine mesure , se tenant toutes par la  
 main , elles les élèvent au-dessus des gardes-  
 nationales , que leurs guirlandes couron-  
 nent , de manière que cette double haye  
 forme le même fer à cheval.

UNE JEUNE FILLE.

Jeunes François , n'oubliez pas  
 Que , malgré leur délicatesse ,  
 Nous avons fatigué nos bras  
 Pour élever l'autel de la déesse.

Votre patriotique ivresse  
Encourageoit notre foiblesse,  
Nous savons marcher sur vos pas.

## UN GUERRIER.

Amour, respect, honneur et gloire  
Au sexe né pour plaire et former les héros.  
Qu'il partage notre victoire  
Comme il partagea nos travaux.

## TOUS LES CHOEURS.

Chantons celles dont les efforts  
Ont élevé ce sanctuaire  
De la déesse tutélaire  
Qui cause nos transports,

## UN DES ENFANS.

Ma langue restera glacée  
Et la mort fermera mes yeux  
Avant que ce jour glorieux  
Sorte de ma pensée.

Tout s'effaçoit,

La noblesse,

La foiblesse,

Tout s'unissoit :

L'indigence,

L'opulence,

Tout s'allioit,

La bienveillance

Nous égaloit.



Il prend deux enfans, les presse contre son  
sein et les baigne des pleurs du sentiment.

O mes enfans, l'univers attendri  
Saura que dans la capitale,  
Malgré le luxe qu'elle étale,  
Le travail a tout aguerri.  
Oui : le vieillard glacé par l'âge,  
La mere et le débile enfant,  
Disputoient entr'eux de courage,  
Pour élever ce monument.  
Lorsque nous dormirons dans la froide poussière,  
Dites à l'étranger qui viendra dans ces lieux,  
En lui traçant notre fête guerrière,  
Cet autel fut bâti jadis par nos aïeux.

Sous le poids accablant des plus dures entraves,  
Sous un roi pourtant bon, mais entouré d'erreurs,  
La France n'offroit plus qu'un vil troupeau d'esclaves  
Qu'affaïmoient, qu'égorgeoient d'affreux déprédateurs.

Par des factions déchirée,  
Chez l'étranger déshonorée,  
Bientôt cette grande contrée,  
Par la famine dévorée,  
N'étoit plus qu'un vaste désert :  
Tout-à-coup le François osant lever la tête,  
Et faire face à la tempête,  
Sentit qu'il avoit trop souffert.

Honteux d'avoir été lâche et pusillanime,  
Il marqua par des pleurs son réveil éclatant,  
Mais bientôt, soldat magnanime,  
Il repoussa l'injure, et fut libre à l'instant.  
De la vengeance le jour brille,

On s'arme, on frémit, on pétille,  
 Les traîtres tombent sous nos coups,  
 Déjà les murs de la bastille,  
 Se sont écroulés devant nous.

Vainement au peuple en tumulte,  
 D'un monument qui nous insulte  
 Le gouverneur défend l'accès;  
 Sachez qu'en un péril extrême,  
 De la faim et de la mort même,  
 Rien ne résiste à des François.

Il n'est déjà plus, ce colosse  
 Qui d'un ministère féroce  
 Forgeant et dispensant les fers,  
 Sembloit, sous d'épaisses murailles,  
 Vivant de ses propres entrailles,  
 Devoir survivre à l'univers.  
 Le soleil perce ses abîmes,  
 Il vomit ses pâles victimes,  
 Et ses larcins sont découverts.

Voulant alors transmettre d'âge en âge  
 Des témoins sûrs de leur noble courage,  
 Les vrais François dresserent cet autel  
 Comme un monument éternel  
 De leur vengeance et de leur gloire.  
 Nous avons tous à la face du ciel,  
 Prononcé devant l'éternel,  
 Pour assurer notre victoire,  
 De la fraternité le pacte solennel.

LE PRÊTRE.	Jurez	{	Desoutenir au péril de la vie La liberté de la patrie
LES CHOEURS.	Jurons		L'obéissance à la loi Et ce qu'on doit au roi.
			Tous



Tous les acteurs et les spectateurs prononcent  
ici le serment dans la forme prescrite par  
l'assemblée nationale , et l'explosion de la  
bombe l'annonce à toute la France.

L'égalité , l'amitié la plus tendre  
Font de tous les François le plus touchant tableau ;  
Tant de vertus doivent prétendre  
Au bonheur le plus pur , au destin le plus beau.

T O U S L E S C H Œ U R S .

Que la Seine aux bords du Tage ,  
Que sur l'onde , que dans les airs  
Le cri de liberté résonne et se propage ,  
Nous célébrons sur ce rivage  
La fête de tout l'univers.

Dans tous les yeux la fraternité brille ,  
Le sentiment exalte tous les cœurs  
Du Tout-Puissant espérons les faveurs ,  
Commandant désormais à des sujets vainqueurs ,  
Louis n'est plus qu'un pere de famille.

On en eut fait un dieu ,  
Jadis aux bords du Tibre ,  
Mais Louis roi d'un peuple libre  
Est plus grand en ce lieu.

T O U S L E S C H Œ U R S .

Que de la Seine aux bords du Tage  
Que sur l'onde , que dans les airs  
Le cri de liberté résonne et se propage ,  
Nous célébrons sur ce rivage  
La fête de tout l'univers.

*Ballet général qui termine le Poëme Lyrique.*

---

## COUPLETS

### SUR LES COCARDES.

*Air : on compteroit les diamans.*

J'ADMIRE la variété  
De ces rubans , de cette aigrette  
Dont le citoyen exalté  
Embellit à l'envi sa tête ,  
Emblème de l'égalité ,  
Une cocarde est sa marotte ,  
Le savoyard marche à côté  
Du gentilhomme qu'il décrotte. *bis.*

En vain , sur échasses monté ,  
Vante-t-il un noble lignage ,  
On n'y croit plus , il est matté ,  
Il frémît , il peste , il enrage ,  
L'étendard de la liberté  
Fait frissonner celui qui tarde  
A placer sur un feutre usé  
Cette fraternelle cocarde. *bis.*

Chaque citoyen est guerrier ,  
Cœur ; fortune , amour , tout le lie ;  
Chacun arbore le laurier  
Comme vengeur de la patrie ,  
Tous sont freres , tous sont égaux ;  
Necker revient (1) un astre brille ,  
Et la France oubliant ses maux  
Ne forme plus qu'une famille.

---

(1) Il faut se transporter au 30 juillet 1790 , jour où  
M. Necker rentra à Paris en triomphe , et où l'auteur prit  
la cocarde , en la chantant.



Des fléaux de la nation  
 Pour chasser la horde funeste  
 Il n'a fallu que l'union  
 Du blanc, du rose et du céleste,  
 Le blanc est la couleur des lys,  
 De l'état les lys sont l'image,  
 Et des bons rois comme Louis  
 L'azur céleste est l'apanage.

Reste le rouge, mais comment  
 Lui trouverai-je une origine?  
 M'y voici. . . c'est qu'apparemment  
 Les fleurs viendront après l'épine.  
 Peut-être encor, sexe charmant,  
 Chaque preux défendant ta cause,  
 Voulut-il porter galamment  
 Ta couleur en prenant le rose.

Mesdames, exaucez un vœu  
 Dicté par le patriotisme;  
 Au blanc assortissez le bleu  
 Et partagez notre héroïsme  
 Que de leurs festons ondoyans  
*Bertin* décore vos coëffures,  
 La cocarde de vos galans  
 Doit se faire avec vos ceintures.

## E R R A T A.

Page 24, première ligne, *exaucés*, lisez *brisés*.

Seconde ligne, *couronnés*, lisez, *exaucés*.

Page 28, troisième ligne, lisez, *renaissant de ma cendre*.







